

Le mépris de la cour :

la littérature anti-aulique en Europe
(xvi^e-xvii^e siècles)



Tiré à part :
Vil(le) anomie de picaros et évolution de la conception du service dans les cours · Cécile Bertin-Élisabeth

Confrontés à l'émergence de la société de cour, telle que Norbert Élias l'a analysée, les auteurs hésitent entre fascination et dénonciation. Avec ironie et parfois cynisme, la poésie, les narrations, le théâtre dépeignent à la fois les attraits et les dangers de la vie curiale. À côté des traités qui enseignent comment réussir dans le monde, de Castiglione à Gracián, fleurit aussi une littérature du refus ou de la satire, qui vilipende les valeurs de la cour, fait l'éloge de la retraite ou appelle à la révolte. Bien des œuvres sont traversées par ces postulations contradictoires, hésitant entre la recherche d'une morale adaptée aux contraintes sociales et la tentation de la fuite loin des cours corrompues et corruptrices. La publication en Espagne de l'ouvrage d'Antonio de Guevara, le *Mespris de la cour et l'éloge de la vie rustique* (1539), puis ses traductions à travers toute l'Europe, ont cristallisé un thème déjà très vivant dans la littérature antique puis médiévale : celui de la satire du milieu urbain, des sphères du pouvoir et de la cour, conjuguée à l'éloge d'une vie simple, « médiocre » et rustique. Cette topique morale et politique traverse ensuite toute la littérature et la philosophie politique, de la Renaissance à l'Âge classique.

Illustration : Andrea Mantegna, *La Cour de Louis III Gonzague* (détail), fresque du mur nord de la Chambre des Époux (1465-1474), Palais ducal de Mantoue © 2018. Photo Scala, Florence. Avec l'aimable autorisation du ministère des Biens et Activités culturels et du Tourisme (Italie)

ISBN de ce PDF :
979-10-231-3160-4

<http://pups.paris-sorbonne.fr>

LE MÉPRIS DE LA COUR

CAHIERS SAULNIER

Derniers ouvrages parus

Îles et Insulaires (XVI^e-XVIII^e siècle)

Frank Lestringant & Alexandre Tarrête (dir.)

Paris, carrefour culturel autour de 1500

Olivier Millet & Luigi-Alberto Sanchi (dir.)

Poésie et musique à la Renaissance

Olivier Millet & Alice Tacaille (dir.)

L'Unité du genre humain. Race et histoire à la Renaissance

Frank Lestringant, Pierre-François Moreau & Alexandre Tarrête (dir.)

L'Expérience du vers en France à la Renaissance

Jean-Charles Monferran (dir.)

La Poésie à la cour de François I^{er}

Jean-Eudes Girot (dir.)

Contes et discours bigarrés

Marie-Claire Thomine (dir.)

La Renaissance de Lucrèce

Emmanuel Naya (dir.)

Cahiers V. L. Saulnier
35

Le Mépris de la cour

La littérature anti-aulique en Europe (xvi^e-xvii^e siècles)

sous la direction de Nathalie Peyrebonne,
Alexandre Tarrête et Marie-Claire Thomine



Ouvrage publié avec le soutien de l'Association V. L. Saulnier,
du CELLF et du Conseil scientifique de Sorbonne Université (faculté des Lettres)

Sorbonne Université Presses est un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université

ISBN de l'édition papier : 979-10-231-0590-2
© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2018

versions numériques
© Sorbonne Université Presses, 2023

Mise en page ATELIER CHRISTIAN MILLET
d'après le graphisme de Patrick VAN DIEREN
adaptation numérique Emmanuel Marc DUBOIS/3d2s

SUP

Maison de la Recherche
Université Paris-Sorbonne
28, rue Serpente
75006 Paris

tél. : (33) (0) 1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

TROISIÈME PARTIE

Italie et Espagne

VIL(LE) ANOMIE DE PICAROS ET ÉVOLUTION DE LA CONCEPTION DU SERVICE DANS LES COURS

Cécile Bertin-Élisabeth

José Antonio Maravall présente la ville comme « l'écosystème du pícaro¹ » à une époque moderne où la traditionnelle relation ville-campagne se modifie² du fait d'une tendance à (re)valoriser le monde urbain, et ce, en rupture avec le mythe de la *sancta rusticitas* et de la *tranquillitas* des campagnes, à l'heure où la vision de l'honnête homme selon le modèle humaniste est concurrencée par le développement du pouvoir du bourgeois urbain. Cette croissance des villes ne manque toutefois pas d'inquiéter. Si le théâtre du Siècle d'or continue de louer les vertus du monde rural, les récits picaresques de la même période semblent proposer une autre vision qui ne nie pas pour autant les dangers de la ville, peuplée notamment de vils picaros. José Antonio Maravall précise d'ailleurs que le véritable écosystème du pícaro n'est pas seulement la ville en général, mais la cour : « Le pícaro est un personnage de ville, plus encore de capitale, et même de cour³ ». Toute cour ou capitale serait alors un lieu idoine pour ces personnages de la marge. Toutefois, en faisant de la cour, centre socio-politique et économique, le lieu de concentration de l'anomie et du désordre avoué, ne débouche-t-on pas finalement sur une forme d'anti-éloge indirect et donc d'anti-aulisme ?

On montrera en premier lieu les liens entre les picaros espagnols des XVI^e et XVII^e siècles et la/les cour(s) de l'Empire espagnol pour, en second lieu, questionner l'évolution de la notion de service à travers le statut des picaros entre serviteurs, *graciosos* et courtisans. En somme, on interrogera l'ambiguïté du pícaro : peut-il être un personnage de la Cour sans être courtisan et peut-il être courtisan lorsqu'il diffuse une vil(l)e image ?

1 José Antonio Maravall, *La literatura picaresca desde la historia social (siglos XVI y XVII)*, Madrid, Taurus, 1986, chap. XIV : « De la vida rural a la ciudad populosa. La ley ecológica del pícaro ».

2 *Ibid.*, p. 702.

3 *Ibid.*, p. 717.

Quelle définition choisir de la cour ? Le Dictionnaire de Covarrubias⁴ cite la deuxième *Partie* (« *Partida*⁵ ») : « *Corte es llamado el lugar do es el rey e sus vasallos, e sus oficiales con él, que le han continuamente de aconsejar e de servir, e los omes del reino que se fallan í*⁶ » pour définir la Cour comme « le lieu où réside le roi ». Le *Diccionario de Autoridades* précise : « La Ciudad o Villa donde reside de asiento el Rey o Príncipe soberano, y tiene sus Consejos y Tribunales, su Casa y familia Real. *Su origen viene del Latino Cohors, tis. Lat. Curia*⁷ ». Autrement dit, la cour est un lieu, d'étendue variable, lié à la présence royale, plus ou moins durable, à savoir celle de la personne du monarque et/ou de son entourage. C'est ainsi que, par extension, la cour devient toute la ville où réside le monarque. C'est aussi un groupe précis de personnes qui servent le monarque, groupe de courtisans qui gravitent autour de la famille royale et, de façon plus globale, l'ensemble des personnes qui vivent dans la ville où a élu domicile officiellement le souverain. L'hétérogénéité de ce milieu aulique est sans nul doute alors, avec son socle de relations fondées à la fois sur les liens de hiérarchie et de réciprocité, l'une de ses caractéristiques principales puisqu'y sont réunis aussi bien les Grands de ce monde que les personnes les plus viles, le roi aux côtés des picares, dans un jeu entre centre/marge, ordre/désordre ; c'est un microcosme socio-politique en tension – rapport baroque par excellence⁸ et donc instable⁹ – comme le rappelle Mateo Luján dans son *Guzman d'Alfarache apocryphe* :

Y no es poco de maravillar que en la Corte haya tal disolución, pues hay también en ella tanto príncipe cristianísimo, tantos grandes de grande piedad, tanto religioso

4 Sebastián de Covarrubias, *Tesoro de la lengua castellana o española* (1611), éd. Ignacio Arellano et Rafael Zafra, Madrid, Iberoamericana-Vervuert, 2006.

5 Il s'agit de textes législatifs réunis à l'époque d'Alphonse X (1221-1284) dans *Les Sept Parties (Las siete Partidas)* et visant à uniformiser le droit en Castille.

6 Voir Alphonse X, *Las siete partidas*, glosées par Gregorio López, Salamanca, Andrea de Portonariis, 1555 (réédition en fac-similé, Madrid, *Boletín Oficial del Estado*, 1985, 3 vol.), « *Segunda partida* », (ley 27, tit. 9), vol. 2 : « On appelle Cour le lieu où se trouvent le roi et ses vassaux, ainsi que les officiers qui l'accompagnent, qui doivent continuellement le conseiller et le servir, ainsi que les hommes du royaume qui se trouvent là [...] » (nous soulignons).

7 *Diccionario de Autoridades* (1726-1739), *Real Academia Española*, Madrid, Editorial Gredos, 1963, t. 1, p. 628 : « La ville ou cité où réside effectivement le Roi ou Prince souverain et où il y a ses Conseils et Tribunaux, sa Maison et la famille royale. Son origine vient du latin *Cohors, tis. Lat. Curia* ».

8 José Antonio Maravall, *La literatura picaresca desde la historia social*, op. cit., p. 707 (« la préférence pour la ville est très baroque »).

9 Voir Eugenio d'Ors, *Du baroque*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2000, et Jean Rousset, *La Littérature de l'âge baroque en France. Circé et le paon*, Paris, José Corti, 1989.

*venerable y de vida ejemplar, y muchísima gente de suma virtud; pero podría decir que en este mundo andamos mezclados malos y buenos*¹⁰.

La cour, à la fois lieu et groupe de personnes, se déplaçait en même temps que le roi – soit une cour longtemps itinérante à l’instar des picaros – jusqu’à l’établissement d’une cour-capitale fixe avec Philippe II en 1561 : plusieurs villes ont donc été cour(s) d’Espagne. Ainsi, dans le *Lazarillo de Tormes*, point de cour madrilène, vue la date de publication (1554), mais une claire référence à Charles Quint dans le dernier traité et à la ville de Tolède. De par la présence de ce monarque d’Espagne et empereur du Saint-Empire germanique, avec de surcroît le fonctionnement attaché de conseils, Tolède se voit donc qualifiée de « *ville insigne*¹¹ ».

Madrid est toutefois clairement présentée comme cour dans la plupart des autres récits picaresques comme dans *Estebanillo Gonzalez* : « *Fuime [...] a Madrid [...]. Llegué a la que es corte de cortes, leonera del real león de España, academia de la grandeza, congregación de la hermosura y quinta esencia de los ingenios*¹² ». Ces récits picaresques, tournés aussi vers le reste de l’Empire espagnol, évoquent alors diverses capitales italiennes comme la fameuse Naples¹³ qui attire fortement comme l’explique Guzman : « *di conmigo en el reino de Nápoles, donde siempre tuve deseo de residir, por lo que de aquella ciudad me decían*¹⁴ ». On retrouve dans *Estebanillo* notamment l’éloge de l’opulence des grandes villes italiennes, souvent de façon assez stéréotypée, sous la forme de véritables *laudes urbanae*¹⁵.

- 10 Mateo Luján / Juan Martí, *Guzmán de Alfarache apocryphe* (1602), livre III, chap. 2, dans *La novela picaresca española*, éd. Florencio Sevilla, Madrid, Editorial Castalia, 2001, p. 191 : « Et quelle surprise de voir à la Cour autant de mœurs dissolues alors qu’on y trouve également tant de princes très chrétiens, tant de Grands de ce monde d’une grande piété, tant de religieux vénérables et à la vie exemplaire et un très grand nombre de personnes de très grande vertu. Mais nous pourrions considérer que dans ce monde, nous allons mêlés, bons et mauvais ».
- 11 *Lazarillo de Tormes* (1554), éd. Francisco Rico, Madrid, Cátedra, 1998, traité VII, p. 135 : « Ceci advint la même année où notre victorieux Empereur entra dans cette ville insigne de Tolède et y tint les Cortès, et où se firent de grandes réjouissances [...] ».
- 12 *La vida y hechos de Estebanillo González* [1646], éd. Antonio Carreira et Jesús Antonio Cid, Madrid, Cátedra, 1990, I, 4, p. 168 : « Je m’en suis allé [...] à Madrid [...] ; j’arrivai dans cette ville qui est cour parmi les cours, tanière du royal lion d’Espagne, académie de toutes les grandeurs, lieu de concentration de la beauté et quintessence des beaux esprits ».
- 13 Voir notre article, « L’Italie et Naples dans les récits picaresques espagnols », *Annali (Sezione Romanza)*, LIV/2, 2012, p. 21-47.
- 14 *Guzmán de Alfarache* (1599), éd. José María Micó, Madrid, Cátedra, 1994, II, 4, p. 213 : « Je me retrouvai au royaume de Naples où j’avais toujours souhaité résider, de par tout ce que l’on m’avait dit sur cette ville-là » (trad. Maurice Molho dans *Romans picaresques espagnols*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1968, p. 200). *Estebanillo González* présente pour sa part cette ville comme : « *aqueel jardín de Italia y en aquel abreviado globo* » (« ce beau jardin d’Italie et où se trouve comme résumé tout le globe » [*La vida y hechos de Estebanillo González*, éd. cit., II, 11, p. 265]).
- 15 Voir Joseph L. Laurenti, « La fórmula *laudis* como motivo clásico en la topografía picaresca peninsular », dans Manuel Criado de Val (dir.), *Caminería hispánica*, t. III, *Caminería literaria*

Il ressort que ce qui attire ces picares, c'est en effet qu'il s'agisse de grandes villes, capitales de pays ou de régions, perçues en somme comme autant de cours royales ou provinciales et où rayonnent les pouvoirs princier et nobiliaire ; cela est souligné par exemple pour Trapaza à l'heure de se rendre à la Cour madrilène : « *partió de allí para la Corte, cosa que deseaba sumamente ver Trapaza, pareciéndole que en ninguna parte podría él campar mejor que en Madrid, por ser tan gran lugar y a propósito para tratar de hacer trapazas*¹⁶ ». Ces villes-cours peuvent même être qualifiées de métropoles et de centres¹⁷. Et l'utopie de réussite y est prégnante comme le souligne ce passage du *Guzman d'Alfarache* :

*determiné pasar [...] a Madrid; que estaba allí la corte, donde todo florecía, con muchos del tusón, muchos grandes, muchos titulados, muchos prelados, muchos caballeros, gente principal y, sobre todo, rey mozo recién casado. Parecióme que por mi persona y talle todos me favorecieran y allá llegado anduvieran a las puñadas haciendo diligencia sobre quién me llevara consigo*¹⁸.

220

Les images de la Cour dans la littérature picaresque espagnole des XVI^e et XVII^e siècles sont en conséquence des images *des* cours européennes vues à travers le prisme de l'Empire espagnol ; elles sont autant de regards portés sur des centres de gravité régionaux et internationaux où les jeux de pouvoir se révèlent. Il s'agit assurément de lieux d'espoirs renouvelés pour les picares, ne serait-ce que pour manger à satiété¹⁹.

e hispanoamericana, Madrid, Patronato Arcipreste de Hita/Asociación técnica de carreteras/AACHE, 1996, p. 219-232.

- 16 Alonso de Castillo Solórzano, *Aventuras del Bachiller Trapaza* (1637), éd. Jacques Joset, Madrid, Cátedra, 1986, chap. XV, p. 246 : « il partit de là pour la Cour, laquelle Trapaza désirait grandement voir, car il lui semblait que nulle part ailleurs il pourrait se trouver mieux qu'à Madrid, étant donné qu'il s'agit d'un lieu si important et idoine pour tenter d'y réaliser des entourloupes ».
- 17 *La vida y hechos de Estebanillo González*, éd. cit., II, 13, p. 367-368 : « *Nápoles, metrópoli de todas las grandezas, maravilla de maravillas, cuyos campos son prodigiosos ostentosos de la naturaleza [...], sus príncipes y señores el símbolo de la lealtad, la congregación del valor, el centro de la nobleza, el sol de toda Europa y la flor de toda Italia* » (« Naples, métropole de toutes les grandeurs, merveille des merveilles, dont les champs sont des prodiges ostentatoires de la nature, [...] ses princes et ses seigneurs, des symboles de loyauté, le courage par antonomase et le cœur de la noblesse, le soleil de toute l'Europe et la crème de toute l'Italie »).
- 18 Mateo Alemán, *Guzmán de Alfarache*, éd. cit., II, 1, p. 266-267 : « Ainsi pris-je la résolution d'aller [...] à Madrid, séjour de la Cour, où tout n'était que rose et fleurs : il y avait là force Chevaliers de l'Ordre, Grands d'Espagne à foison, ducs, comtes et marquis, prélats, gens d'honneur et de qualité, et, brochant sur le tout, un Roi jeune et nouveau marié. Je me persuadai que sur ma bonne mine je croîtrais en faveur et que je ne serais pas plutôt arrivé qu'on se battrait à qui m'aurait » (trad. cit., p. 183).
- 19 Comme cela est clairement rappelé dans la première *Seconde partie de Lazare* (1555) : « *Acordábame en estas harturas de las mis hambres pasadas [...]. Mas, como dice el refrán : "Quien bien te hará, o se te irá o se morirá"; así me acaeció: que se mudó la gran Corte, como hacer suele* » (*Segunda parte del Lazarillo de Tormes, y de sus fortunas y adversidades*, I, chap. I, dans *La novela picaresca española*, éd. cit., p. 23) (« Je me souvenais dans ces

Les picaros se disent également toujours heureux d'arriver dans une grande ville afin de pouvoir y jouir de l'anonymat, personne ne connaissant de ce fait leurs forfaits. Cette aspiration se voit clairement affirmée par Pablos, une fois qu'il quitte son oncle bourreau : « *Consideraba yo que iba a la corte, adonde nadie me conocía – que era la cosa que más me consolaba –, y que había de valerme por mi habilidad allí*²⁰ ». La cour est aussi le lieu où l'argent est plus aisé à obtenir comme cela est indiqué dans le *Second Lazarillo* de Juan de Luna : « *la Corte, donde la ganancia era grande por ser la gente della amiga de novedades, a quien siempre acompaña la ociosidad*²¹ ».

Lieux de concentration de miséreux et voleurs en tout genre et non pas *polis/civitas*, en cette époque de paupérisation générale, où la distinction entre vrais (légitimes) et faux (illégitimes) pauvres s'avère ardue, ces cours reflètent le développement d'une urbanisation qui touche à la fois les nobles²² et les gueux. Ainsi, les parents de ces picaros viennent souvent de la campagne comme « *Tomé Gonzalez y [de] Antona Pérez, naturales de Tejares, aldea de Salamanca*²³ », mais les picaros sont quant à eux nés dans la ville ou à sa limite, à l'instar de Lazare, né « dans » le Tormes dont les eaux fluctuantes s'opposent justement à la terre nobiliaire, modèle retenu jusqu'ici²⁴. Dans le *Buscón*, dès la première phrase, est affirmé un enracinement urbain : « *Yo, señor, soy de Segovia*²⁵ ».

Il s'agit de lieux d'argent et de consommation, lieux de changements possibles du fait d'un manque de moralité généralisée à l'instar de ce que semble indiquer le *Second Lazarillo* de 1555 : « *y siguiendo la malicia*²⁶ *de la corte reconoci su ventaja y asenté el pie, volviendo de muerte a vida y de pobre a rico*²⁷ ». L'image de la cour-capitale régionale ou nationale en ressort contrastée, car celui qui

moments d'abondance de mes faims passées [...] mais comme dit le proverbe : "Ce qui du bien te fera, point ne durera", et c'est ce qui m'arriva, car la Cour a l'habitude d'être changeante »).

- 20 Francisco de Quevedo, *El Buscón* (1626), éd. Domingo Ynduráin, Madrid, Cátedra, II, 5, p. 206 : « Je considérerai que j'allais à la Cour où personne ne me connaissait, et c'était là ce qui me consolait le plus, et qu'il me faudrait y faire valoir mon habileté ».
- 21 Juan de Luna, *Segunda parte de Lazarillo de Tormes*, éd. cit., chap. V, p. 810 : « la Cour où le gain est grand pour y être les gens fort amis de nouveautés, toujours accompagnées d'oisiveté ».
- 22 José Antonio Maravall, *La literatura picaresca desde la historia social*, op. cit., p. 733.
- 23 *Lazarillo de Tormes*, éd. cit., traité I, p. 12 : « Tomé Gonzalez et Antona Pérez, originaires de Tejares, hameau de Salamanque ».
- 24 Voir notre article, « De la problématique du milieu naturel dans les récits picaresques espagnols : un traitement symbolique ? », dans Nathalie Peyrebonne et Pauline Renoux-Caron (dir.), *Le Milieu naturel en Espagne et en Italie. Savoirs et représentations (xv^e-xvii^e siècle)*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2001, p. 139-155, ici p. 153.
- 25 *El Buscón*, éd. cit., I, 1, p. 95 : « Moi, Monsieur, je suis de Ségovie ».
- 26 Jeu de paronomase avec « *milicia* ».
- 27 *Segunda parte del Lazarillo de Tormes*, éd. cit., I, chap. VI, p. 287 : « et suivant la malignité de la Cour, j'y vis l'avantage à en tirer et j'y mis le pied à l'étrier, passant de la mort à la vie et de la pauvreté à la richesse ».

y réussit n'est guère un parangon de moralité ou de probité. Ce lieu est donc marqué par une érosion sociale et morale que critique fortement Francisco de Quevedo, qui montre que Pablos souhaite prendre toutes ses distances avec sa famille en écrivant à son oncle Alonso Ramplón²⁸. C'est à la cour de Madrid que Pablos pense pouvoir être pris pour ce qu'il n'est pas et ainsi s'élever socialement. Il termine sa lettre à son oncle par la phrase : « *Sirva al Rey, y adiós*²⁹ », comme s'il n'avait pas, pour sa part, l'intention de servir le roi tout en allant à sa cour. À peine sur le chemin de Madrid, Pablos s'auto-présente déjà comme en voie d'« hidalguisation » en tant que « *caballero en el rucio de la Mancha*³⁰ ». À l'approche de la capitale, il fait de surcroît la rencontre d'un hidalgo qui a tout perdu et a vendu jusqu'à sa tombe³¹ et qui lui explique qu'il ne lui reste que son « *don* », mais que personne ne cherche à lui acheter ce titre que tout le monde s'est déjà octroyé³². C'est avec cet hidalgo déclassé qu'il entre à Madrid dans le groupe des « *caballeros hebenes*³³ », expression oxymorique qui transcrit la dégradation du modèle innéiste traditionnel. La cour est donc le lieu où la transition, voire la coupure, entre deux conceptions du monde est la plus visible, en permettant à ceux qui avaient été rejetés à la campagne non seulement de survivre, mais d'avoir l'espoir d'y revivre (la ville devenant le lieu d'une renaissance possible), en y étant reconnus pour ce qu'ils ne sont pas, comme l'indique sans ambages ce compagnon de route pré-madrilène de Pablos :

*dijo que iba a la corte, porque un mayorazgo roído como él, en un pueblo corto, olía mal a dos días, y no se podía sustentar, y que por eso se iba a la patria común, adonde caben todos, y adonde hay mesas francas para estómagos aventureros*³⁴.

De fait, comme l'a montré Michel Cavillac, une nouvelle économie est transcrite dans les récits picaresques et notamment dans le *Guzmán* avec un discours mercantiliste qui sous-tend une question politique de fond, à savoir une « contestation de l'idéologie dominante³⁵ ». Cette mise en cause de la société seigneuriale innéiste et par là même de la localisation du pouvoir n'est-elle pas alors de nature anti-aulique, puisqu'il est annoncé dès le début du chapitre 1^{er}

28 *El Buscón*, éd. cit., II, 5, p. 206.

29 *Ibid.* : « Servez le Roi et adieu ».

30 *Ibid.*, p. 206-207 : « chevalier sur sa monture de la Manche ».

31 *Ibid.*, p. 207.

32 *Ibid.*

33 *Ibid.*, II, 6, p. 211 : « chevaliers de la misère ».

34 *Ibid.*, II, 5, p. 210 : « [...] il m'indiqua qu'il se rendait à la Cour parce qu'un héritier mité comme lui, dans un petit village, était flairé au bout de deux jours, et qu'il ne pouvait pas se sustenter, et qu'il se rendait alors à la patrie commune où tous trouvent leur place et où il y a des tables ouvertes pour les estomacs aventureux ».

35 Michel Cavillac, *Gueux et marchands dans le « Guzmán de Alfarache »* (1599-1604), Bordeaux, Institut d'études ibériques et ibéro-américaines de l'université de Bordeaux, 1983, p. 447.

de la II^e partie du *Guzman* : « *que aquesta confesión general que hago, este alarde público que de mis cosas te represento, no es para que imites a mí, antes para que, sabidas, corrijas las tuyas en ti*³⁶ » ? Si l'on suit cette injonction préliminaire, la volonté de Guzman d'aller à la cour de Madrid ne devrait pas être suivie par un lecteur qui chercherait à corriger ses erreurs. Marcial Rubio Árquez considère d'ailleurs que le *Buscón* peut être lu comme « un avis de provinciaux qui viennent à la cour³⁷ ». De plus, si Guzman affirme à la fin de l'ouvrage, alors qu'il est sur une galère royale, être au service de Sa Majesté³⁸, sa dénonciation de la conjuration des autres galériens, doit-elle être lue comme une invitation à servir le roi ou à se sauver soi-même ?

En tous les cas, les espoirs ne concordent pas toujours avec la réalité, comme le souligne cette présentation de la cour romaine tirée du *Guzman d'Alfarache* :

*los que van a la corte romana y a otras de otros príncipes acostumbran ser como los que van a la guerra, que todo les parece llevarlo negociado y hecho, con lo cual suelen alargarse a gastar por los caminos y en la corte misma, hasta que la corte les deja de tal corte, que todo vestido lo parece de calzas viejas*³⁹.

La dénonciation de ceux qui sont au pouvoir et des attentes non tenues par les Grands de ce monde est pour le moins sous-jacente comme dans *Alonso, serviteur de plusieurs maîtres*⁴⁰ où est critiquée, dès l'arrivée de ce picaro à Madrid, l'inutile dépendance des courtisans, qualifiés de « solliciteurs » (« *pretendientes* »), soit

36 *Guzmán de Alfarache*, éd. cit., II, I, 1, p. 42 : « que cette confession générale que je fais, cette mise en avant publique que de mes affaires je te présente, ne sont pas pour que tu les imites, mais plutôt pour que, les sachant, tu corriges tes propres erreurs ».

37 Marcial Rubio Árquez, « De *La vida de la Corte* a *La vida del Buscón* », en ligne, 2005, p. 287-296, ici p. 292, dadun.unav.edu/bitstream/10171/12500/1/20_Rubio_perinola10.pdf, consulté le 14 mars 2017.

38 *Guzmán de Alfarache*, éd. cit., II, III, 9, p. 521.

39 *Ibid.*, II, II, 7, p. 272 : « ceux qui vont à la Cour romaine et à celles d'autres princes sont en quelque sorte comme ceux qui partent à la guerre, pour qui tout paraît déjà réglé, ce qui fait qu'ils ont coutume de tout dépenser sur les chemins et à la Cour même, jusqu'à ce que la Cour leur fasse accepter toute coupe et qu'ainsi tout vêtement paraisse fait avec du vieux ».

40 Jerónimo de Alcalá, *Alonso, mozo de muchos amos* (1624), chap. V, dans *La novela picaresca española*, éd. cit., p. 884 : « Entré en la corte, adonde, admirado de ver tan gran número de gentes por todas las calles, di mil gracias a dios, considerando su gran providencia, que con tanta facilidad da para todos tan bastante sustento a manos llenas, sin que se pueda tener falta de cuanto se pueda pedir y desear: así de regalos de la mar como de la tierra. Fuime derecho al Real Palacio. Allí considerando su grandeza, notando tantos señores como andaban por aquellos patios de una parte a otra; la muchedumbre de los pretendientes, cada hora esperando lo que por tantos meses y años no acaba de llegar, acabándose antes muchas veces la vida, cansada ya, y con justa razón, de tan prolijas esperanzas » (« l'entraî à la Cour où, surpris de voir un si grand nombre de personnes dans toutes les rues, je remerciai mille fois le seigneur, considérant sa grande providence, laquelle avec tant de facilité donne pour tous suffisamment pour se sustenter grassement, sans qu'il soit besoin de demander ou de désirer, que ce soit des dons de la mer ou de la terre. Je partis immédiatement au Palais Royal. Là-bas, je notai sa grandeur, remarquant combien il y avait de seigneurs qui allaient dans les cours de part et d'autre, la foule des solliciteurs qui à chaque heure sont en train d'attendre

la dénonciation d'un système clairement présenté comme « vénal » dans le *Diccionario de Autoridades*⁴¹.

La critique la plus détaillée, ou plus exactement la moins édulcorée, des manquements des rois, princes et nobles se trouve dans la première seconde partie du *Lazarillo de Tormes*, sans doute parce que l'anecdote se déroule sous les eaux, parmi une société de thons, et qu'il est ainsi plus aisé, face à une double censure (royale et inquisitoriale), de s'exprimer sur les dérapages et manquements de la Cour en parlant d'êtres non humains. Il s'agit indéniablement d'une approche de type baroque, car, à l'instar de Jean Rousset, nous pouvons rappeler que « quand le monde est à l'envers et qu'on veut le remettre à l'endroit, il faut le regarder dans un miroir⁴² ». La *Seconde partie du Lazarillo de Tormes* constitue, avec ses épisodes sous les eaux, ce miroir ; elle commence par la reprise et réécriture d'une phrase du *Lazare* matriciel, développée afin de mettre en lumière la réussite de ce héros de la marge dans la ville-Cour de Tolède : accepté de tous, il bénéficie d'une sorte de blanc-seing socio-politique⁴³.

224

Poussé par le lucre, Lazare prend un bateau pour l'Afrique du Nord (« *Argel* ») qui coule à la suite d'une tempête et il se retrouve dès lors au fond de la mer, le ventre tellement empli de vin que l'eau ne peut y entrer. Sous les eaux, une fois métamorphosé en thon, le protagoniste critique l'égoïsme des chefs, prêts à tuer les autres pour se sauver⁴⁴. Cette dernière remarque, clairement anti-aulique, remet en cause toute hiérarchie éthique nobiliaire. L'on est invité à considérer que le thon est un loup pour le thon, et donc, en miroir, que l'homme est un loup pour l'homme... Un constant parallèle est en effet établi entre vies terrestre et subaquatique, cette dernière étant qualifiée, du moins en apparence, comme plus cruelle⁴⁵ et moins morale⁴⁶.

La critique est ensuite développée à l'encontre d'un général, chef parmi les chefs et présenté comme soumis à son seul estomac⁴⁷, dépourvu de reconnaissance et ladre, soit une image en totale contradiction avec la libéralité attendue chez

ce qu'ils n'ont pas obtenu depuis tant de mois, voire d'années, jusqu'à souvent y finir leur vie, déjà marquée, et à juste titre, par tant de prolixes espérances »).

41 *Diccionario de Autoridades*, éd. cit., t. 3, p. 370-371.

42 Jean Rousset, *La Littérature de l'âge baroque en France*, op. cit., p. 24.

43 *Segunda parte del Lazarillo de Tormes, y de sus fortunas y adversidades*, éd. cit., chap. I, p. 23.

44 *Ibid.*, chap. IV, p. 28 : « — te prometo te vendrá por lo que hicieras grandes bienes, que en tales tiempos es gran bien del ejército que el caudillo se salve [...] — ¡Oh capitanes —dije yo entre mí—, qué poco caso hacen de las vidas ajenas por salvar las suyas! » (« — je te promets de gagner parce que tu feras pour moi de grands biens, sachant combien il est fort important pour une armée que son chef soit sauvé [...]. — Oh ! Ces capitaines, me dis-je en mon for intérieur, qui font si peu de cas de la vie des autres pour sauver la leur ! »).

45 *Ibid.*, chap. IV, p. 29.

46 *Ibid.*

47 *Ibid.*, chap. IV, p. 29.

un noble. Il remercie en effet Lazare-thon de lui avoir sauvé la vie avec le don d'une... épée⁴⁸.

L'anti-aulisme se fait plus frontal avec l'arrivée de Lazare à la Cour des thons proprement dite et la critique attenante des pratiques du roi des thons. Ce monarque est présenté comme peu doué de jugement personnel et soumis à de mauvais conseillers, d'où l'arrestation de Licio, l'ami de Lazare-thon⁴⁹. Ce roi est de surcroît peu enclin à rétablir la justice. Ainsi, au chapitre VIII, cet ichtyologique souverain refuse de recevoir la femme de Licio qui lui a écrit pour sauver son époux. Et ce n'est que lorsque celle-ci soudoie un portier en lui offrant une chaîne en or que le cas de Licio s'améliore ; ce serviteur-courtisan a été écouté d'un roi au sein d'un système des plus vénaux⁵⁰. Finalement, l'affaire Licio ne sera véritablement résolue que par l'entremise féminine de Luna, la sœur de la femme de Licio, dont la réponse positive aux avances royales permet de faire libérer l'ami de Lazare⁵¹...

La réécriture sur fond anti-aulique l'emporte sur la critique des pratiques non orthodoxes des religieux du *Lazare* matriciel ; au chapitre XIV de ce texte-second, le roi des thons décide de marier Lazare à Luna, sa maîtresse. Lazare-thon est toutefois conscient de la tromperie : « *Finalmente, dan la ya no tan hermosa ni tan entera Luna por mía*⁵² ». Il ressort alors que le roi des thons est fort sensible à la flatterie et que Lazare prend soin de ne pas lui déplaire⁵³. Le lien est établi de fait par le biais du service, plus exactement de services réciproques rendus. Néanmoins, la qualité de ces services est questionnée puisque ce monarque récompense même le mensonge⁵⁴.

Lazare-thon devient le conseiller privilégié (« *privado* ») du roi des thons et arrive ainsi à détenir un pouvoir extrêmement important⁵⁵. Il précise d'ailleurs que ce roi l'apprécie parce qu'il sert plus les intérêts de ce monarque que ceux du royaume⁵⁶. La mission de justice du roi (et de sa cour...) n'est plus remplie puisque c'est désormais le règne de l'argent qui prévaut dans la relation de

48 *Ibid.*

49 *Ibid.*, chap. VI, p. 31.

50 *Ibid.*, chap. VIII, p. 32-33.

51 *Ibid.*, chap. XII, p. 36.

52 *Ibid.*, chap. XIV, p. 38 : « Finalement, on me donna pour épouse la plus si belle et si entière Luna ».

53 *Ibid.*, chap. XIV, p. 39 : « *guardándome mucho de no decirle cosa que le diese pena y enojo, teniendo siempre ante mis ojos que privan ni valen con señores los que dicen las verdades* » (« prenant grand soin de ne pas lui dire quoi que ce soit qui puisse être source de peine ou de colère, ayant toujours à l'esprit que les seigneurs n'apprécient ni ne récompensent ceux qui disent des vérités »).

54 *Ibid.*

55 *Ibid.* : « Je tenais à tel point grands et petits dans ma main qu'ils prenaient mon amitié pour celle du roi ».

56 *Ibid.*

service. La critique est acerbe du fait également de l'absence de respect véritable envers le roi par le picaro qui, poussé par de vils appétits financiers, n'a nulle reconnaissance d'une quelconque supériorité intrinsèque du souverain – à la différence de ce que proposent les romans de chevalerie. On ne trouve donc pas dans ces récits d'archétype du courtisan *discreto*⁵⁷, car, si la relation à la fois hiérarchique et d'échanges réciproques se faisait traditionnellement au XVI^e siècle dans le but d'obtenir de la reconnaissance et de s'élever dans la société, cela passait par la possession de vertus et l'apprentissage de manières courtoises que n'ont pas ces picaros. Domine en revanche dans les récits picaresques un lien fondé sur de mercantiles et vils échanges, comme dans les rapports intéressés entre Guzman et un ambassadeur de France qui a en fait un « souteneur » ou encore dans les liens, versatiles, établis entre Estebanillo Gonzalez et les cours de l'Empire germanique.

226

DE SERVITEUR À *GRACIOSO* ET/OU COURTISAN OU LES ÉVOLUTIONS DE L'APPROCHE DU SERVICE ET DES HIÉRARCHIES SOCIO-POLITIQUES DANS LES RÉCITS PICARESQUES

La littérature picaresque porte en elle-même une approche spécifique de la vie et du travail à la cour. La notion même de service semble questionnée lorsqu'on lit dans le *Lazarillo de Tormes* qu'être, à Tolède, au service de l'archiprêtre revient à accepter un ménage à trois : tant avec « Monseigneur⁵⁸ » dans le *Guzman d'Alfarache*, où il est affirmé : « *Gustaba dellas y de mí, como de un juglar*⁵⁹ », qu'avec l'ambassadeur de France dans *Estebanillo*, à Rome, servir revient à être instrumentalisé pour accomplir des actions peu morales. Le picaro n'est pas présenté en effet comme un serviteur comme les autres, mais comme un ambigu *gracioso*, apprécié non seulement pour divertir, mais aussi pour pervertir : « *Y hablando claro, yo era su gracioso, aunque otros me llamaban truhan chocarrero*⁶⁰ », précise Guzman. La rupture avec les vertus de l'homme rustique selon la vision médiévale en ressort assurément consommée, tout comme celle avec le courtisan *discreto* de l'époque humaniste.

Alors qu'au Moyen Âge, le service est vu comme une obligation essentielle, commune au seigneur et au vassal, cette réciprocité ne semble plus être de mise dans les récits picaresques. La fidélité ou « féauté » entre le seigneur et le vassal induisait qu'un vassal ne pouvait pas désavouer son seigneur. Or le

57 Voir Antonio Alvarez-Ossorio Alvarino, « Corte y cortesanos en la monarquía de España », dans Giorgio Patrizi et Amedeo Quondam (dir.), *Educare il corpo, educare la parola nella trattatistica del Rinascimento*, Roma, Bulzoni, 1998, p. 297-365.

58 *Guzmán de Alfarache*, éd. cit., I, III, 10, p. 464.

59 *Ibid.*, I, III, 9, p. 455.

60 *Ibid.*, I, III, 10, p. 465. Le terme *gracioso* est de nouveau employé pour désigner sa fonction auprès de l'ambassadeur dans la seconde partie : II, I, 1, p. 50 et 52.

picaro critique son maître et essaye même de se faire passer pour lui et donc de prendre sa place, s'efforçant en fin de compte de rompre le lien hiérarchique. À la cour, il n'y a qu'apparences et c'est pour cela que distinguer vrais et faux nobles s'avère ardu, d'autant que les picares savent étonnamment « feindre » et changer d'aspect et donc d'enveloppe⁶¹.

Le picaro, pour sa part, a bien à sa charge certains services personnels, il ne s'agit plus du service de guerre ou de justice. Resterait le service d'aides et le service de cour. Or, les picares rechignent à servir leurs maîtres et l'obligation du vassal à siéger à la cour de son seigneur n'est pas respectée, notamment par Estebanillo. Le lien de service est donc rompu, ou pour le moins fort perverti.

De ce fait, le picaro peut-il encore être considéré comme un simple serviteur ou se transforme-t-il en un courtisan amuseur ? Le picaro est communément présenté comme un jeune débrouillard au service de plusieurs maîtres. Néanmoins, cette notion de service évolue dans les récits picaresques du *Lazare de Tormes* (1554) à *La Vie d'Estebanillo Gonzalez* (1646), lesquels transcrivent alors des changements de hiérarchies entre centre et marge dans une société où, de plus en plus, « Puissant galant est Sieur Argent » comme l'a admirablement synthétisé Francisco de Quevedo⁶². Cette progressive rupture avec l'ancien ordre innéiste chrétien qui privilégie l'avancée d'une bourgeoisie souvent d'origine converse est bien visible dans ces récits où l'on en vient d'ailleurs à affirmer, comme dans la *Seconde partie du Lazarillo de Tormes* de Juan de Luna, la suprématie de la vie picaresque sur l'ordre socio-politique traditionnel : « *De manera que la vida picaresca es más descansada que la de los reyes, emperadores y papas*⁶³ ». C'est la valorisation optimale d'une marge qui ne l'est plus entièrement ou du moins qui se considère comme un nouveau centre possible.

Toutefois, ce discours qui refuse le traditionnel « on est ce que l'on naît »⁶⁴ en rejetant les hiérarchies officielles et en remettant en cause la conception même des rapports au sein de la société espagnole, à partir de l'idée que tous, rois ou picares, ne sont que des hommes, se fait à mots cou(r)verts. Ne convient-il pas en effet de se rappeler que dès le premier prologue « Au vulgaire » de la

61 Cela est rappelé de façon symbolique dans le second *Lazare* ou par les changements de tenues et de noms de Pablos. Voir notre article, « Les changements symboliques de noms et de vêtements de Pablos ou le rejet de toute apparence subversive », *Les Langues néo-latines*, VI, décembre 2006, p. 41-58.

62 Voir, à ce propos, Otto Gerhard Oexle, « Les groupes sociaux du Moyen Âge et les débuts de la sociologie contemporaine », *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, 47/3, 1992, p. 751-765, ici p. 753, http://www.persee.fr/doc/ahess_0395-2649_1992_num_47_3_279071, consulté le 20 mars 2017.

63 Juan de Luna, *Segunda parte de Lazarillo de Tormes*, éd. cit., p. 814 : « De sorte que la vie picaresque est plus tranquille que celle des rois, des empereurs et des papes ».

64 Voir notre article, « Le *picaro*, héros en tension et figure de la rupture », *Babel*, 26, « Renverser la norme : figures de la rupture dans le monde hispanique », dir. José García-Romeu et Odile Lasserre Dempure, 2012, p. 65-85.

première partie, Mateo Alemán précisait avoir fui la trouble cour et choisi la vie villageoise⁶⁵ et que, dans le second prologue, adressé cette fois-ci au lecteur avisé, il ajoutait : « *Mucho te digo que deseo decirte, y mucho dejé de escribir, que te escribo*⁶⁶ », suggérant l'idée que tout n'est pas dit, du moins pas directement.

Ce nivellement des rangs et des moralités se retrouve tant dans *La vida de Lázaro de Tormes* que dans *La Vie d'Estebanillo Gonzalez*, bornes initiales et finales communément retenues pour la littérature picaresque péninsulaire. Il est à noter que ces deux récits s'achèvent avec l'établissement d'un parallèle direct entre le protagoniste et l'empereur Charles Quint :

*Y por hacer alarde de la nueva gala me fui al salón de palacio, y andándome paseando por él me acordé de haber leído como en aquel mismo puesto el invencible Emperador Carlos Quinto, por hallarse enfermo de la gota y fatigado de los trabajos de la guerra, hizo renunciación de su imperio y reinos, y se fue a Yuste a retirarse y a tener quietud. Y quiriendo aprovecharme de tan grandioso ejemplar, por verme enfermo del mismo achaque y fatigado de los trabajos de la paz, y por ver que se me va pasando la juventud y que me voy acercando a la vejez, propuse de abreviar con más eficacia para irme a retirar y a tener sosiego en aquel ameno y deleitoso Yuste de la gran ciudad de Nápoles, metrópoli de todas las grandezas, maravilla de maravillas [...] el sol de toda Europa y la flor de toda la Italia*⁶⁷.

Le rapport serviteur/courtisan est alors vu comme poreux. « *Cuando el sol muestra su cara de oro, igualmente la muestra a los pícaros de la Corte que a los cortesanos de ella*⁶⁸ », pouvait-on lire dans les *Libros de Antaño* vers 1548, peu avant le *Lazarillo*. Au temps d'*Estebanillo Gonzalez*, les pícaros ont évolué et sont clairement devenus des courtisans. Aussi, le personnage d'*Estebanillo* qui change sans cesse de métier semble renier finalement cette fonction de serviteur traditionnel initialisée dans le *Lazare de Tormes* : « *Tuve propuesto de ser su Lazarillo de Tormes, más por parecerme ser ya grande para mozo de ciego me*

⁶⁵ *Guzmán de Alfarache*, éd. cit., I, p. 109.

⁶⁶ *Ibid.*, I, « Del mismo al discreto lector », p. 111 : « Je te dis dans cet ouvrage beaucoup de choses que je désire te dire, et j'ai tu d'autres choses que je n'ai pas écrites ».

⁶⁷ *La vida y hechos de Estebanillo González*, éd. cit., II, 13, p. 367-368 : « Et pour arborer mon nouvel habit, je m'en fus au salon du palais, et en y déambulant, je me souvins d'avoir lu comment, dans la même situation, l'invincible Empereur Charles Quint, se trouvant malade de la goutte et fatigué par les douleurs de la guerre, renonça à son empire et à ses royaumes et se rendit à Yuste pour s'y retirer et être en paix. Et, voulant pour ma part tirer profit d'un si grandiose exemple, me voyant atteint de la même maladie et usé par les douleurs de la paix, et voyant que ma jeunesse passait et que je m'approchais de la vieillesse, je décidai d'écourter au mieux cette situation en allant me retirer et profiter de la quiétude de ce si amène et délicieux Yuste de la grande ville de Naples, métropole de toutes les grandeurs, merveille des merveilles [...] soleil de toute l'Europe et joyau de toute l'Italie » (nous soulignons).

⁶⁸ José Antonio Maravall, *La literatura picaresca desde la historia social*, op. cit., p. 698 : « Quand le soleil montre son visage d'or, il le montre de la même façon aux pícaros de la Cour qu'aux courtisans de celle-ci ».

*aparté de la pretensión*⁶⁹ ». Le picares ne passe-t-il pas en somme à une autre « prétention », celle justement du « prétendant », du solliciteur, et donc du courtisan ? Reinaldo Ayerbe-Chaux avait relevé à cet égard la présence de deux périodes, deux « cycles » clairement distincts⁷⁰.

Passer de serviteur à bouffon, est-ce une nouvelle façon de servir ou plutôt de faire *comme si* on servait ? Entre ces deux façons de (sur)vivre à la Cour, Estebanillo meurt symboliquement dans la grande ville de Barcelone, ville-cour de par la présence d'un auguste membre de la famille royale, à savoir le frère de Philippe IV, Ferdinand d'Autriche. La condamnation à mort d'Estebanillo, qui a tué un soldat, n'est finalement plus d'actualité de par la reconnaissance de ses talents de *gracioso*. Sa bonne humeur⁷¹, inscrite dès le titre de l'œuvre – *La Vie d'Estebanillo Gonzalez, homme de bonne humeur* – lui permet tout d'abord de faire muer la sentence de mort en dix ans de galères et, par la suite, grâce à ses bons mots, de convaincre Son Altesse Sérénissime d'en faire son bouffon. Le lien de service entre ces grands princes et les picares qui s'apprécient⁷² concourt alors à éroder les séparations socio-politiques traditionnelles :

*Aquí fue donde se me infundió un abismo de gravedad, viendo que de bufón de una Excelencia había llegado a serlo de una Alteza real; y como otros dan en querer perros, monos y otros diferentes animales, dio su Alteza en quererme bien (que hay ojos que de lagañas se enamoran, y como hay hombres de bien con poca dicha hay picares con mucha suerte), y mostrarlo en mandarme hacer muy ricos y costosos vestidos*⁷³.

Précisons à cet égard que la formule : « *y como hay hombres de bien con poca dicha hay picares con mucha suerte* », est l'adaptation d'un proverbe cité par Correas : « *picares hay que han dicha, picares hay que no* » (« Il y a des filous qui sont chanceux et des filous qui ne le sont pas »)... Tous picares alors, ou pas bien meilleurs... ? En somme, les Grands de ce monde sont aussi des picares,

69 *La vida y hechos de Estebanillo González*, éd. cit., I, 5, p. 232 : « J'avais pensé être son Lazare de Tormes, mais me trouvant finalement déjà trop âgé pour être garçon d'aveugle, je m'éloignai de cette prétention ».

70 Reinaldo Ayerbe-Chaux, « *Estebanillo González: la picaresca y la corte* », dans Manuel Criado de Val (dir.), *La picaresca – orígenes, textos y estructuras*, Madrid-Alcalá, Fundación universitaria española, p. 739-747, ici p. 741.

71 *La vida y hechos de Estebanillo González*, éd. cit., I, 5, p. 278 : « *buen humor* ».

72 Guzmán de Alfarache, éd. cit., II, I, 6, p. 115 : « *se conocerá cada señor, en lo que los criados lo aman y en la gracia con que le sirven* » (« on reconnaîtra chaque seigneur en ce que ses serviteurs l'aiment et dans la bonne grâce avec laquelle ils le servent »).

73 *La vida y hechos de Estebanillo González*, éd. cit., II, 8, p. 114-115 : « Et c'est là que s'ouvrit à moi un terrible abîme, voyant que de bouffon d'une Excellence j'en étais arrivé à l'être d'une Altesse royale. Et comme certains se plaisent à aimer les chiens, les singes et tout autre animal, son Altesse se piqua de bien m'aimer (il y en a en effet qui aiment n'importe quoi, comme il y a des hommes de bien qui ont peu de chance et des picares à qui le sort sourit), et de le montrer en me faisant faire de très riches et coûteux habits ».

comme le montre leur réunion dans ces microcosmes urbains. La critique anti-aulique se fait alors critique de toute la société, macrocosme d'un corps social en transformation. Francisco de Quevedo l'a bien souligné dans le choix de présenter une double volée finale pour Pablos *et* pour son maître don Diego.

Le picaro se fait donc *gracioso*, terme d'abord employé au théâtre comme le rappelle le *Diccionario de Autoridades* et qui définit celui qui a un rôle festif et qui divertit⁷⁴. Être bouffon pour amuser les princes est une forme de service, liée à l'oisiveté (*ocio*), activité où excellent les picaros. Guzman détaille d'ailleurs les différents types de *graciosos*⁷⁵ en les qualifiant de « *discretos*⁷⁶ », « *ignorantes*⁷⁷ » ou « *que sólo sirven de danzar, tañer, cantar, murmurar, blasfemar, acuchillar, mentir y ser glotonos* »⁷⁸, mais en les présentant comme tous dangereux en tant qu'« *enanos de los poderosos*⁷⁹ ». Il dit faire partie lui-même de ce groupe hétérogène des *graciosos* en affichant pour preuve le fait d'être apprécié dans toute la ville de Rome⁸⁰ et d'avoir partout ses entrées dans cette capitale. Toutefois, ses activités relèvent de la sphère du déshonneur et il en vient ainsi à « *graduar[s] e de alcabuete* »⁸¹.

Covarrubias proposait comme définition du terme *criado* : « *El que sirve amo y le mantiene y da de comer*⁸² ». Guzman sert pour sa part des nourritures bien charnelles à son maître ambassadeur et ni l'un ni l'autre n'en sortent grandis. Alors, faut-il considérer les multiples changements de maîtres avec leur suite de tromperies comme sous-tendant un souhait, chez tout picaro, de rompre avec le service⁸³? Le choix du rire qui l'accompagne peut être interprété comme à double tranchant. José Antonio Maravall, qui présente le picaro comme « l'affamé par insoumission⁸⁴ », considère son rire comme « un instrument désintégrateur⁸⁵ », anti-aulique donc, à la différence du bouffon du théâtre présenté pour sa part comme intégrateur⁸⁶. Le *gracioso* picaresque, différent de celui des pièces de théâtre (*comedias*), se retrouve en somme dans un entre-deux :

74 *Diccionario de Autoridades*, éd. cit., t. 2, p. 68.

75 *Guzmán de Alfarache*, éd. cit., II, I, 2, p. 56-59.

76 *Ibid.*, p. 56 : « avisés ».

77 *Ibid.*, p. 58 : « ignorants ».

78 *Ibid.* : « capables seulement de danser, jouer d'un instrument, chanter, critiquer, blasphémer, tirer leur épée, mentir et être gloutons ».

79 *Ibid.*, p. 65 : « nains des puissants ».

80 *Ibid.*, p. 64.

81 *Ibid.*, II, I, 2, p. 67 : « avoir un diplôme d'entremetteur ».

82 *Tesoro de la lengua castellana o española*, éd. cit., p. 629 : « Celui qui sert un maître et le soutient et lui donne à manger ».

83 José Antonio Maravall oppose le positionnement des picaros à celui des valets-*graciosos* du théâtre lopesque (*La literatura picaresca desde la historia social*, op. cit., p. 221).

84 *Ibid.*, p. 80.

85 *Ibid.*, p. 240.

86 *Ibid.*, p. 242.

entre personnage de LA *Corte* à proprement parler et DEL *Corte*. En *germania*⁸⁷, le vocable *corte* est en effet utilisé pour définir un « voleur spécialisé dans le vol de bourses ; les objets qu'il est nécessaire de couper pour en emporter⁸⁸ ».

Pourquoi cette évolution du picaro vers la figure d'un certain type de *gracioso*? Être *gracioso* rend-il plus libre qu'un autre type de service? Estebanillo recourt en tous les cas à différents termes pour se présenter, que ce soit le vocable quévédien *buscón*⁸⁹ ou le terme *pícaro* ou encore le mot *gracioso*. Il confirme cette perception d'une liberté supérieure et d'une honorabilité autre par le recours à l'opposition entre art libéral et art mécanique⁹⁰, les arts libéraux étant propres à tout homme libre⁹¹. Estebanillo affirme alors qu'être bouffon est un art libéral toujours apprécié par les empereurs, rois et monarques⁹². Il est néanmoins conscient de la présence de limites, comme lorsqu'il est amené à porter une livrée, marque de servitude (et pas seulement de service...) : « *Mandóme hacer un vestido de su librea [...] y aunque lo sentí, por saber que aunque su nombre empieza en libertad es vestido de esclavitud*⁹³ ». Le jeu de mot possible entre *ciervo* et *siervo*, soit cerf/serf, pourrait être à l'origine du choix de l'animal de cette pseudo-métamorphose⁹⁴ en « gentilhomme de Cervera⁹⁵ ». C'est bien son attitude trop libre et de ce fait son anti-aulisme qui l'a poussé à s'éloigner de son maître et qui est reprochée à Estebanillo, d'où l'importance de le forcer à rentrer dans le rang et donc à servir selon la norme. Il est alors proposé par le « *Gran Baillu*⁹⁶ » de le châtrer – autrement dit, symboliquement, d'éviter qu'il ne puisse avoir de descendance pour de tels positionnements subversifs et, de surcroît, de marquer une coupure entre picaro et bouffon : « *para que pierda los*

87 Nom donné au Siècle d'Or au jargon des malfaiteurs.

88 Voir José Luis Alonso Hernández, *Léxico del marginalismo del siglo de Oro*, Salamanca, Universidad de Salamanca, 1976, p. 233.

89 *La vida y hechos de Estebanillo González*, éd. cit., II, 7, p. 43.

90 Cette hiérarchie entre « arts mécaniques » et « arts libéraux », c'est-à-dire entre la technique de transformation des matériaux et le savoir ou production de l'esprit reposait sur l'idée d'une séparation entre le corps (inférieur) et l'esprit (supérieur).

91 Cette opposition a été diffusée en Europe notamment avec l'ouvrage du philosophe et théologien Hugo de San Víctor, *Didascalicon de studio legendi*, au XII^e siècle, réunissant architecture, peinture, sculpture, cuisine et cordonnerie, <https://dialnet.unirioja.es/descarga/articulo/4182012.pdf>, consulté le 31 janvier 2016.

92 *La vida y hechos de Estebanillo González*, éd. cit., II, 7, p. 58.

93 *Ibid.*, p. 59 : « Il me fit faire un habit pour porter sa livrée [...] bien que je le regrettas, sachant que si son nom commence par les premières lettres de "liberté", il ne s'agit pas moins d'un vêtement d'esclavage [...] ».

94 *Ibid.*, p. 75.

95 *Ibid.*, p. 77 : « gentilhomme Cervidé ».

96 Le bailli de Rupelmonde.

*bríos, ande pacífico y acuda sin hacer faltas al servicio*⁹⁷ ». Il choisit alors de « plaire aux seigneurs et réjouir la Cour⁹⁸ ».

Vu le danger, il ressort clairement qu'il faut feindre, mettre des masques comme l'indique le passage qui fait suite à sa mésaventure. Juste après, Estebanillo se rend en effet à la « Cour de Vienne qu'il trouv[a] pleine de masques [...] en cette période de Carnaval⁹⁹ » où il réalise des masques... à lire peut-être aussi de façon métaphorique, conscient qu'il est désormais de devoir cacher ses vraies aspirations sous le masque/cou(r)vert du *gracioso*¹⁰⁰.

Rappelons que « les activités en cause dans la moquerie et la tromperie ne sauraient être vues comme des activités quelconques et [...] sont inévitablement ressenties comme des transgressions d'interdits¹⁰¹ ». D'ailleurs, se moquer est une façon de prendre un certain avantage sur autrui¹⁰². Serait-ce le but poursuivi par les picares : dépasser leur maître, voire devenir leur propre maître? *Gracioso* est alors un synonyme de bouffon¹⁰³, comme le prouve le fait que l'on retrouve dans le *Guzmán* – lorsque Guzman est le *gracioso* de l'ambassadeur de France – les termes proposés comme synonymes de bouffon par Covarrubias, à savoir : *chocarrero* et *truhán*¹⁰⁴ (soit des synonymes de « grossier truand »), ou encore le fait qu'Estebanillo s'auto-définisse en tant que : « *gentilhombre de la buta*¹⁰⁵ ».

Retenons plus précisément le cas d'Estebanillo qui passe en quelque sorte un accord intéressé, énoncé dès la stratégique zone prologale¹⁰⁶ – soulignant, en apparent bon courtisan, son souhait de rendre hommage à la noblesse en général et à son protecteur en particulier, tout en affirmant s'opposer à tout intérêt mercantile¹⁰⁷ : « *Sólo pretendo con este pequeño volumen dar gusto a toda la*

97 *Ibid.*, p. 80 : « [...] pour qu'il perde toute ardeur, marche droit et réponde sans faillir pour servir ».

98 *Ibid.*, p. 91 : « dar gusto a los señores y regocijo a la Corte ».

99 *Ibid.*, p. 90-91 : « corte de Viena cual hall[ó] llena de máscaras [...] por ser Carnestolendas ».

100 *Ibid.*, p. 91 : « viéndome cargado de alabanzas y premios proseguí en dar gusto a los señores y regocijo a la corte » (« [...] me voyant couvert d'éloges et de récompenses, je continuai à réjouir seigneurs et Cour »).

101 Monique Joly, *La Bourle et son interprétation. Recherche sur le passage de la facétie au roman (Espagne xvi^e-xvii^e siècles)*, Lille, Atelier national de reproduction des thèses, 1986, p. 24.

102 Pierre Guiraud, « Le champ morpho-sémantique du mot "tromper" », *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, 63, 1968, p. 96-109.

103 Lope de Vega emploie également le terme *gracioso* comme synonyme de *bouffon* ; voir Jesús Gómez, « El gracioso-bufón en las comedias de Lope de Vega: nuevas precisiones terminológicas », dans Josquin Álvarez Barrientos, Oscar Cornago Bernal, Abraham Madroñal Durán et Carmen Menéndez-Onrubia (dir.), *En buena compañía: estudios en honor de Luciano García Lorenzo*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 2009, p. 319-328 (p. 323).

104 *Guzmán de Alfarache*, éd. cit., I, III, p. 465.

105 « gentilhomme de la bouffonnerie ». Voir note 75.

106 Voir Philippe Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points essais », 1996, p. 45, et Alberto Porqueras Mayo, *El prólogo como género literario*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1957, p. 100-102.

107 *La vida y hechos de Estebanillo González*, éd. cit., p. 15.

nobleza [...] confiado solamente en el amparo de mi amo y señor, el excelentísimo Duque de Amalfi [...] para que sirva de presente y regalo a los príncipes y señores y personas de merecimiento¹⁰⁸ ». Toutefois, cet écrit vise-t-il à servir un noble maître ou à se rendre service à lui-même ? En effet, Estebanillo précise en fin d'ouvrage qu'il espère que ce récit convaincra son maître de le laisser vivre sa vie désormais seul, sans devoir servir donc¹⁰⁹. Autrement dit, Estebanillo accepte de servir ou du moins de faire semblant de continuer à le faire, comme le souligne son rire acide, pour mieux se donner les moyens de ne plus avoir à le faire, suggérant même de ne plus souhaiter rester dans la ville elle-même pour se rendre dans une zone-limite (« *vera napolitana* »), au bord d'un fleuve¹¹⁰, soit une façon de renouer avec la situation initiale de Lazare, né au bord et même dans le Tormes. Ce choix de l'élément liquide fluide opposé à la terre nobiliaire traditionnelle¹¹¹ participe du rejet de l'aulisme. Toutefois, l'une des différences avec l'anti-aulisme développé sous l'influence de l'humanisme, et notamment de l'érasme, est la recherche d'une mise en avant individuelle du picares et non point celle d'un service réciproque avec un roi ou un prince : « *Para cuyo efeto traté al instante de hacer deste libro, por hacerme memorable y por que sirva de despedida de mi amo y señor, para que [...] me dé licencia para retirarme a disponer a la merced que su Majestad me hizo, a la fértil vera napolitana, teniendo mi celda en el San Yuste de su ducado de Amalfi* ¹¹² ».

Il n'empêche que, sans doute par précaution, Estebanillo reprend vite le masque du courtisan – plus que du bouffon *stricto sensu* – en proposant trois dithyrambiques oraisons funèbres¹¹³, dédiées au cardinal-infant, Ferdinand d'Autriche (mort en 1641), à la reine Cécile-Renée de Habsbourg (morte en 1644) et à l'Impératrice Marie, sœur de Philippe IV (morte en 1646), qui clôturent le récit. Estebanillo écrit des poèmes et achève d'ailleurs avec ces vers son autobiographie comme en écho à une réalité de cette époque qu'Anne

108 *Ibid.*, p. 14-15 : « Je prétends seulement avec ce petit recueil plaire à toute la noblesse [...], ne faisant confiance qu'en la protection de mon maître et seigneur, le très excellent duc d'Amalfi, [...] pour qu'il serve de présent et de cadeau aux princes et aux seigneurs et aux personnes de mérite ».

109 *Ibid.*, II, 13, p. 379.

110 Définition du *Diccionario de uso del español* de María Moliner, Madrid, Editorial Gredos, 1987, t. 2, p. 1462.

111 Voir notre ouvrage *Le Picares entre identité et variations*, Fort-de-France, CRDP Martinique, 2007, chap. 1.

112 *La vida y hechos de Estebanillo González*, éd. cit., II, 13, p. 369 : « Ce pourquoi je tentai dès lors de faire ce livre, pour que je ne tombe pas dans l'oubli et en guise d'adieu à mon maître et seigneur, pour qu'il [...] m'autorise à me retirer et à disposer de la grâce que me fit sa Majesté, dans la fertile frange napolitaine, ayant ma cellule dans le San Yuste de son duché d'Amalfi ».

113 Voir, pour l'analyse de ces oraisons funèbres, Yves Germain, « *En torno a tres pimpollos de la casa de Austria*. La mort de trois Habsbourg et la construction du personnage dans *La vida y hechos de Estebanillo González* », *e-Spania*, 17, février 2014, consulté le 13 juin 2023, <https://journals.openedition.org/e-spania/23016>.

Cruz résume ainsi : « La profusion de poètes courtisans devient un cliché à cette époque¹¹⁴ ». Rappelons que le métier de bouffon est ensuite *a priori* abandonné¹¹⁵ au profit du métier de courrier où la liberté d'Estebanillo Gonzalez s'exerce plus directement : « *De bufón vine a correo, / que fue el primer escalón*¹¹⁶ ». La « prospérité¹¹⁷ » souhaitée – terme qui rappelle les désirs de « bon port » énoncés déjà par le Lazare matriciel – pourrait correspondre au statut de courtisan qui espère être récompensé par le maître/prince qui accepterait de rompre les liens de vassalité et de quitter la Cour vue comme ensemble de personnes au service d'un roi ou d'un prince.

Selon le *Diccionario de Autoridades*, *cortesano*, en tant que substantif, désigne : « *El Palaciego, el que sigue y sirve al Rey en la Corte*¹¹⁸ ». Estebanillo suit justement la cour ou plus exactement va de cour en cour, étant assurément le picaro qui accomplit le plus de déplacements au sein de l'empire espagnol, avec de surcroît une accélération de ses déplacements en fin de récit. Mais comment servir vraiment un Grand de ce monde si l'on est sans cesse ailleurs, au service certes d'autres nobles, mais sans attachement réel ? Cette instabilité transcrit une rupture avec les liens de vassalité développés dans le système chevaleresque. Ces changements répétés pourraient être en conséquence l'expression d'un désir de liberté, une prise en main de son destin. Ce refus de la dépendance vis-à-vis d'un prince rejoint les positionnements développés dans le *Crotalón* (1553) : « *El auctor trata del trabajo y miseria que hay en el palacio y servicio de los príncipes y señores, y reprehende a todos aquellos que teniendo alguna habilidad para algún offiçio en que ocupar su vida, se privan de su bienaventurada libertad que naturaleza les dio, y por vivir, y por vivir en viçios y profanidad se sujetan al servicio de algún señor*¹¹⁹ ».

234

114 Anne Cruz, « Las academias: literatura y poder en un espacio cortesano », *Edad de Oro*, 17, 1998, p. 49-57, ici p. 50.

115 *La vida y hechos de Estebanillo González*, éd. cit., II, 13, p. 376.

116 *Ibid.*, II, 8, p. 97. Il officie encore comme *correo* au chapitre suivant, p. 194 : « De bouffon, je passai à courrier, / et ce fut ma première marche (vers la prospérité) ».

117 *Ibid.*, II, 11, p. 240.

118 *Diccionario de Autoridades*, éd. cit., t. 1, p. 630 : « L'homme de Palais, celui qui suit et qui sert le Roi à la cour ».

119 Cristóbal de Villalón (attribué à), *El Crotalón*, éd. Asunción Rallo, Madrid, Cátedra, 1982, titre du chapitre XIX, p. 414 : « L'auteur traite de la souffrance et de la misère qu'il y a dans les palais et lorsque l'on est au service des princes et des seigneurs, et critique tous ceux qui, dotés de quelque habilité pour un métier permettant de gagner leur vie, se privent de cette bienheureuse liberté que la nature leur donna et qui, pour vivre dans le vice et la profanation, se soumettent au service d'un seigneur ».

Partir équivaut à chercher à se détacher de son maître, sur le modèle du rejet du père¹²⁰ qui caractérise ces récits comme l'a démontré Michel Cavillac¹²¹. Ces fils de la littérature picaresque sont sans père, du moins sans père légitime et honorable. Père et maître sont en effet deux figures du pouvoir et de l'héritage traditionnels qui ne sont pas compatibles avec ces autobiographie(s) du Bâtard qu'évoque Marthe Robert à propos de l'émergence du roman¹²². Cette approche subversive privilégie de fait la figure maternelle, selon une vision qui peut sembler somme toute judéo-converse, étant donné que chez les juifs la filiation passe par la mère. Et précisément, dans ces récits picaresques, la cour de Madrid est qualifiée de « mère de tous¹²³ ». Guzmán parle quant à lui de Rome en indiquant : « *Y como la tierra que el hombre sabe, esa es su madre, yo sabía bien la ciudad, era conocido en ella; comencé como antes a buscar mi vida. Vida la llamaba, siendo mi muerte. Y aquél me parecía mi centro*¹²⁴ ». Une mère de pìcaro n'est pas un courtisan, mais une courtisane¹²⁵, dans le sens de prostituée, voire de sorcière, d'anti-modèle marquant en tous les cas une rupture avec le modèle innéiste. Cette mère-cour est ainsi mise au centre des préoccupations de cette époque qui critique pourtant ses écarts. Covarrubias, dans son dictionnaire, définit la « courtisane » avant tout comme « femme libre »... Et cette recherche de liberté, même sans honneur, est sans doute ce qui ressort de l'anti-aulisme picaresque.

Le savoir parémiologique souligne le désir de survie des pìcaros, experts en débrouillardise, en affirmant : « Cour, putain et port rendent l'homme expert¹²⁶ ». Michel Cavillac le disait à sa façon : « Le désir œdipien, tendu vers l'amour de la mère Espagne prostituée aux "faux pères", est ici de nature foncièrement politique. Se penser "bâtard" et "élu", c'est-à-dire capable néanmoins d'intérioriser la puissance paternelle (figurée par la métaphore

120 Le père, à l'instar du maître selon la conception médiévale, est celui qui nourrit : *nutritus*, rappelle José Antonio Maravall (« Relaciones de dependencia e integración social. Criados, gratiosos y pícaros », dans *Teatro y literatura en la sociedad barroca*, Barcelona, Crítica, 1990, p. 119-158, ici p. 123).

121 Michel Cavillac, « La question du Père dans le roman picaresque », dans Augustin Redondo (dir.), *Les Parentés fictives en Espagne (xvi^e-xvii^e siècles)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1988, p. 195-205.

122 Marthe Robert, *Roman des origines et origines du roman*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2004, p. 74.

123 *La vida y hechos de Estebanillo González*, éd. cit., I, 4, p. 168.

124 Guzmán de Alfarache, éd. cit., I, III, 6, p. 422 : « Et comme la terre que l'homme connaît est sa mère, moi je connaissais bien la ville et j'y étais connu. Je recommençai à chercher à survivre comme auparavant. Je l'appelais ma vie : c'était ma mort. J'avais l'impression que j'étais dans mon élément ».

125 Voir François Ploton-Nicollet, « Le souverain, la mère indigne, le fils désavoué », <https://www.franceculture.fr/conferences/ecole-nationale-des-chartes/cours-inaugural-de-francois-ploton-nicollet>, consulté le 15 février 2016.

126 Gonzalo Correas, *Vocabulario de refranes y frases proverbiales* (1627), Madrid, Visor Libros, 1992, p. 129.

de l'*atalaya* [tour de guet]), revient alors à récuser le déterminisme archaïque des féodalités¹²⁷ ».

En définitive, Antonio de Guevara affirme « que nul ne doit conseiller à autrui qu'il aille en cours : ou depuis qu'il y est, qu'il s'en parte. Mais que chacun élise l'état que mieux il aimera¹²⁸ ». Les picaros espagnols des XVI^e et XVII^e siècles semblent reprendre à leur compte la seconde partie de ce passage, car ces récits convoquent une approche ambivalente, ambiguë et baroque de la cour-capitale ; la conception de la ville-cour en tant que solution pour ceux qui se voyaient rejetés jusqu'ici s'oppose à la conception traditionnelle de la fidélité féodale, de la terre et de la *tranquillitas*. Les récits picaresques transcrivent également un désir de rupture des liens de service et de vassalité. Ni nobles, ni vieux chrétiens, ni dotés de mesure dans leurs paroles et leur façon de se nourrir et de boire, les picaros remettent indéniablement moins en cause le courtisan que son modèle nobiliaire.

236

Il y avait certes déjà une hésitation perceptible chez Antonio de Guevara avec un anti-aulisme mis en exergue dans le *Menosprecio de corte*, contrebalancé par la publication, en 1539, de son *Reloj de cortesanos* qui s'adresse concrètement – et pas tant de façon théorique comme dans le *Il Cortegiano* (1528)¹²⁹ de Castiglione – à Francisco de los Cobos y Molina, homme de confiance de Charles Quint. La tension socio-politique s'accroît progressivement dans les récits picaresques où le désir de liberté, déjà présent dès le premier chapitre de l'ouvrage de Guevara¹³⁰, prend une ampleur nouvelle et participe du rejet des Cours. Cette liberté tant recherchée par les picaros est celle de fils de femmes libres, même si c'est sans honneur.

D'abord serviteur, le picaro ne souhaite plus être un serf – comme le souligne le jeu de mots *serf/serf* présent dans *Estebanillo*¹³¹ – qui travaille en souffrant. Il aspire à plus de liberté, laquelle est recherchée par le recours au rire du *gracioso*. Ce choix de service par le rire relève d'un pragmatisme indéniable visant non seulement à être bien nourri et abreuvé, mais aussi à ne pas dévoiler de façon directe le refus d'un service-esclavage. Ces récits proposent alors une image altérée tant du picaro que de son maître et prince. L'intentionnalité de ces récits

127 Michel Cavillac, *Gueux et marchands dans le « Guzmán de Alfarache »*, op. cit., p. 453.

128 Antoine Alaigne, *Le Mespris de la cour et l'éloge de la vie rustique*, Paris, J. Ruelle le Jeune, 1542, titre du chap. 2, p. 7.

129 *El cortesano* de Castiglione a été traduit en 1534 par Juan Boscán.

130 Fernando Rodríguez Mansilla, « Literatura y cortesía en el Siglo de Oro: del escudero del *Lazarillo de Tormes* al don Tomé del *Bachiller Trapaza* », *Lexus. Revista de lingüística y literatura*, 30/1, 2006, p. 117-141, ici p. 121.

131 *La vida y hechos de Estebanillo González*, éd. cit., II, 7, p. 75.

est donc à lire entre les lignes, de façon oblique¹³² et de ce fait un anti-aulisme indirect y transcrit une nouvelle approche sociétale non innéiste.

Mais quelle valeur attribuer à une défense de la cour-capitale exprimée par un personnage misérable ? Est transcrite avec ces héros de la marge une nouvelle vision de la société où sont questionnés le service dans ses différentes formes et par là même les rapports hiérarchiques traditionnels à partir de l'évolution de la relation maître-serviteur. Ces récits véhiculent en conséquence une conscience spécifique autre, présente dès le début du genre picaresque¹³³ et qui va en s'approfondissant.

En somme, les récits picaresques pourraient être considérés comme des manuels d'aspirants courtisans, de *validos/privados* de la marge. C'est la preuve en tous les cas d'une rupture de la chaîne de la loyauté¹³⁴, d'une perversion de cette « courtoisie » en temps de difficultés économiques ; la littérature picaresque cristallise une tension propre à cette époque baroque et transcrit dès lors une profonde crise de l'autorité.

132 Voir à ce sujet notre article « Le *pícaro*, héros en tension et figure de la rupture », art. cit.

133 Fernando Rodríguez Mansilla, « Literatura y cortesía en el Siglo de Oro », art. cit., p. 118-119.

134 Voir Lucien Faggion, « Du lien politique au lien social : les élites », *Rives méditerranéennes*, 32-33, 2009, p. 1-15, <http://rives.revues.org/2934>, consulté le 20 mars 2017.

INDEX NOMINUM

- A** _____
- Alaigre (Allègre), Antoine 56, 95, 109, 141, 145, 147, 236, 266.
- Alamanni, Luigi 22, 157, 160, 281.
- Álamos de Barrientos, Baltasar 253-255, 260-261.
- Albert II de Brandebourg, archevêque-électeur de Mayence 8, 67, 72, 75, 78-81.
- Álcala, Jerónimo de 223, 229.
- Alcázar, Baltasar del 198.
- Alciat (Alciato), Andrea 99, 252.
- Aldana, Francisco de 288-289.
- Alexandre le Grand 10, 112, 114, 117.
- Alphonse I^{er}, duc d'Este 154.
- Alphonse X, roi de Castille et de León, Empereur germanique 218, 252.
- Amyot, Jacques 94, 99, 107, 111.
- Aneau, Barthélemy 37-38.
- Angier, Paul 89.
- Anne Boleyn, reine d'Angleterre 144.
- Anne d'Autriche, reine de France 91.
- Anne de Bretagne, reine de France 87.
- Anne de France, *dite* la dame de Beaujeu 88.
- Arce de Otálora, Juan de 192-193, 197.
- Aretino, Pietro, *dit* l'Arétin 52, 155-157
- Argensola, Bartolomé Leonardo de 203-216, 283, 290-291, 295, 298-299, 305-306.
- Ariosto, Alessandro 281.
- Ariosto, Lodovico, *dit* l'Arioste 20-22, 24, 26, 153-157, 163-164, 171, 177, 281-284, 288, 290, 297.
- Asinius Pollion 121.
- Assy, François d' 142.
- Aubigné, Agrippa d' 9-13, 20, 26, 28-29, 91.
- Auguste, Empereur romain 19, 121.
- B** _____
- Bagno, Ludovico da 163.
- Baif, Jean-Antoine de 40-41.
- Bentivoglio, Ercole 281.
- Benucci, Alessandra 153.
- Béroalde de Verville, François 96-97, 129.
- Berthault de Grise, René 141.
- Berthelet, Thomas 140.
- Bellay, Joachim du 10, 22-27, 35-39, 42-49, 56, 100, 161-163, 167-170, 312.
- Boaistuau, Pierre 171.
- Boccaccio, Giovanni, *dit* Boccace 70, 281.
- Bodin, Jean 92.
- Boileau, Nicolas 19-20, 27.
- Borja, Fernando de 212.
- Boscán, Juan 212, 236, 256, 282-283, 285-286.
- Bouchet, Jean 34-35, 91.
- Bourchier, John, Lord Berners ou Barners 141-142.
- Brant, Sebastian 35, 70, 79.
- Brantôme, Pierre de 93-104.

Brucioli, Antonio 160.

Bryan, Francis 142-151.

Bryan, Margaret 143.

Buendía, Ignacio de 192.

C

Cabrera de Córdoba, Luis 269-273.

Cabrera, Alonso de 276-278.

Calvin, Jean 148, 163.

Carew, Elizabeth 142.

Carnéade 112, 117.

Castiglione, Baldassare 7, 19, 51-52, 55-58, 62, 69, 87, 90, 125, 128, 147, 155, 157, 161, 176-187, 236, 256, 294, 308.

Castillejo, Cristóbal de 192-201, 251.

Castillo Solórzano, Alonso de 220.

Catherine d'Aragon, reine d'Angleterre 141, 143.

Catherine de Médicis, reine de France 87, 102, 161.

Catherine Howard, reine d'Angleterre 144.

Catherine Parr, reine d'Angleterre 144.

Caussin, Nicolas 125, 134-137, 316.

Cellini, Benvenuto 90-91.

Cetina, Gutierre de 192, 195, 197-199.

Chappuys, Claude 51-65, 93, 294, 303.

Charles IX, roi de France 103.

Charles Quint, Empereur germanique 8, 63-64, 68, 116, 118, 125-126, 144, 219, 228, 236, 240, 268, 273.

Charles VII, roi de France 88, 98.

Chartier, Alain 52-56, 303.

Chaucer, Geoffrey 147.

Christine de Pizan 84, 87-88, 91.

Cicéron 55, 58, 191.

Cisneros, Alonso de 248.

Clément VII, pape 144.

Cobos y Molina, Francisco de los 126-127, 130, 236, 304.

Colonna, Vittoria 155, 157.

Commynes, Philippe de 98.

Concini, Concino 129, 132.

Contarini, Simón 270-272

Cotgrave, Randle 146.

D

Dante, Durante Alighieri, *dit* 65, 70, 159, 180, 187-189, 281.

Del Río, Baltasar 192, 194-195, 197.

Denys de Syracuse 114, 121.

Des Périers, Bonaventure 97.

Des Roches, Catherine et Madeleine 86.

Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois 87, 91.

Dioclétien 120, 122.

Diogène 117, 289.

Dolet, Étienne 145-146.

Du Fail, Noël 34, 170.

Du Four, Jean-Baptiste 87.

Du Lorens, Jacques 136.

Du Pré, Galliot 89, 143.

Dunbar, William 147.

E

Édouard VI, roi d'Angleterre 139, 144.

Eich, Johann von 70.

Élisabeth I^{re}, reine d'Angleterre 11, 139-140, 143, 149.

Érasme, Didier 70-72, 84, 107-109, 111, 115-119, 122, 159, 191.

Eraso, Francisco de 203, 210.

Este, Hippolyte, cardinal d' 21, 159, 163, 282.

Estienne, Charles 170.

Estienne, Henri 167.

Estrées, Gabrielle d' 91.

Étampes, Anne de Pisseleu, duchesse d' 87, 90.

F

Favorinus 121.

Fenton, Geoffrey 150.

Ferdinand d'Autriche, *dit* le Cardinal-Infant 233.

Fernández de Andrada, Andrés 292-293, 295, 298-299.

Fernández de Navarrete, Pedro 261-263.

Fernández de Ribera, Rodrigo 200.

Ferrare, Hercule II d'Este, duc de 153.

Flexelles, Jean de 129.

Florio, John 150.

Fontaine, Charles 89.

Fouquet, Jean 88.

François I^{er}, roi de France 8, 27, 42, 49, 51-53, 57-64, 69, 87, 128, 144, 155, 167, 294.

François II, roi de France 42.

Frédéric II, Empereur germanique 188.

Frédéric III, Empereur germanique 69.

G

Garcilaso de la Vega 282-286.

Germanicus 10.

Gómez de Sandoval y Rojas, Francisco 257, 269.

Góngora, Luis de 295-298.

González de Cellorigo, Martín 261-263.

Gournay, Marie de 84, 86.

Grafton, Richard 145.

Grévin, Jacques 163, 165-167.

Guadagni, Tommasino 160.

Guazzo, Stéphane 93, 315.

Guevara, Antonio de 8, 52, 56, 89, 94-102, 107-115, 120, 125-131, 134-136, 139-151, 171, 191-192, 194, 196,

198, 203-204, 211, 235-236, 240-243, 246, 253, 256, 261, 265-266, 268-269, 273, 275-279, 304-305, 312, 315.

Guillet, Pernelle du 87.

Guise, Henri I^{er} de Lorraine, duc de 102-103.

Guzmán, Alonso Tello de 292.

Guzmán, Gaspar de, comte d'Olivares 258, 263-264.

H

Hadrien, Empereur romain 121.

Hardy, Sébastien 95-96, 125-126, 128-135, 306.

Hellowes, Edward 148.

Henri II, roi de France 87.

Henri III, roi de France 28, 87, 96, 98-99, 108, 123, 168.

Henri IV, roi de France 91, 102.

Henri VIII, roi d'Angleterre 143-144.

Henri de Navarre *Voir* Henri IV.

Herberay Des Essarts, Nicolas 141, 305.

Heredia, Juan de 200.

Héroët, Antoine 89.

Hiéron 119-120.

Hoby, Thomas 147.

Holbach, Paul Henri Thiry d' 32.

Homère 109, 147.

Horace 19-20, 27, 33, 36, 38, 41, 70, 153, 169, 191, 209-210, 214-216, 281, 291, 297, 299.

Hurtado de Mendoza, Diego 192, 198-199, 283.

Hutten, Ulrich von 67-82, 193, 303.

I

Ibáñez de Santa Cruz, Íñigo 271-274, 298.

Isabelle de Portugal, impératrice 240.

J _____
 Jacques I^{er}, roi d'Angleterre et d'Écosse 139.
 Jean II, roi de Castille et de León 130, 257.
 Joseph 135-136.
 Jules César 15, 110, 299.
 Juvénal 19-21, 33, 70, 204, 211, 216, 287, 290, 297-298.

L _____
 L'Estoile, Pierre de 93, 100, 102-104.
 La Boétie, Étienne de 107-108, 117-123.
 La Borderie, Bertrand de 35, 83, 89-90.
 La Bruyère, Jean de 32.
 La Fontaine, Jean de 32.
 La Place, Pierre de 148.
 La Taille, Jean de 20, 22, 24, 26-27, 170.
 Labé, Louise 87.
 La Fayette, Marie-Madelaine Pioche de La Vergne, comtesse de 51.
 Lannel, Jean de 130.
 Le Franc, Martin 83.
 Le Gendre, Marie 86.
 Lemaire de Belges, Jean 9.
 Léon X, pape 153.
 Lerma, Francisco Gómez Sandoval y Rojas, duc de 205, 257-258, 266-273, 276, 291, 295, 298.
 Lipse, Juste 216, 256-257.
 Lope de Vega, Félix de 232, 240-249, 282-287.
 López de Montoya, Pedro 251.
 López de Villalobos, Francisco 192, 194, 196-197.
 Los Cobos, Francisco de 126-127, 130, 236, 304.
 Louis XI, roi de France 96-98.
 Louis XII, roi de France 142.

Louis XIII, roi de France 125, 129, 131, 133, 137.
 Louis XIV, roi de France 27, 88, 255, 316.
 Lucien de Samosate 33, 67, 70, 79, 82.
 Lucilius 21, 33.
 Luján, Mateo 218-219.
 Luna, Alvaro de 130, 257.
 Luna, Juan de 221, 227.
 Luynes, Charles d'Albert, duc de 129-130.

M _____
 Magny, Olivier de 35, 42, 164-169.
 Malaguzzi, Sigismondo 153-154.
 Marguerite d'Autriche, reine d'Espagne 266.
 Marguerite de France, duchesse de Savoie 163.
 Marguerite de Navarre 9, 62, 86-87, 90, 157.
 Marie d'Angleterre, reine de France 142.
 Marie d'Autriche, impératrice 204, 216.
 Marie de Médicis, reine de France 125, 131-132, 134.
 Marie I^{re} Tudor, reine d'Angleterre 139-141.
 Marlorat, Augustin 148.
 Marot, Clément 9, 36, 167.
 Martí, Juan 219.
 Martin de Braga (saint) 109.
 Maximilien I^{er}, Empereur germanique 75, 117.
 Mazarin, Jules (cardinal) 132.
 Mécène 19.
 Mendoza, Bernardino de 256-257.
 Mendoza, Nuño de 204-205, 208-211, 215, 299.
 Meneses, Jorge de 199-200.
 Mithridate 114.

Molière, Jean-Baptiste Poquelin, *dit* 31-32.

Molina, Tirso de 248-249.

Monluc, Blaise de 83, 91.

Montaigne, Michel de 48, 54, 84-86, 91, 93, 99, 104, 107-123, 163, 311-312, 315.

Montano, Benito Arias 288.

Montemayor, Jorge de 192, 197, 199-200, 287-288.

Montmorency, Anne de 90, 128.

Morales, Alonso de 243.

More, Thomas 70, 72.

Moura, Cristóbal de 270.

Musset, Alfred de 12.

N

Narbona, Eugenio de 255, 258.

Naudé, Gabriel 98.

Navarrete, Bernardino 272-275.

Newberry, Ralph 148.

Nietzsche, Friedrich 27.

Norton, William 148.

Nuñez, Nicolas 142.

P

Parr, William 144-145

Peletier du Mans, Jacques 38, 40, 169.

Perse 33, 204, 216.

Pétrarque, Francesco di ser Petracco, *dit* 14, 48, 70, 97, 109, 160, 166-167, 171, 181-182, 184, 281, 303.

Phalaris 113

Philippe II, roi d'Espagne 8, 141, 205, 219, 240, 249, 252-254, 257, 266-268, 269, 272-283, 291, 298, 306.

Philippe III, roi d'Espagne 8, 203, 205, 207, 212, 216, 240, 252, 258, 261-262, 266, 268-276, 283, 295, 298, 306.

Philippe IV, roi d'Espagne 229, 233, 240, 257, 262-263.

Philippe II, roi de Macédoine 108.

Philoxène 121.

Pibrac, Guy du Faur de 11, 170.

Piccolomini, Aeneas Silvius (futur Pie II, pape) 52, 54, 67, 69-70.

Piccolomini, Alessandro 162, 165-166, 169.

Pierre Lombard 60.

Pirckheimer, Willibald 67, 72-73, 75-78.

Platon 85, 111, 121, 176, 186.

Plutarque 94, 99, 100, 102, 107-123, 256, 258.

Politien, Ange 115.

Poulain de la Barre, François 84.

Puget, Étienne de, sieur de Pommeuse 130.

Puttenham, George 94-95.

Q

Quevedo, Francisco de 221-222, 227, 230, 258, 289, 295.

Quintilien 35-36, 62-63, 113.

R

Rabelais, François 33, 46, 84.

Ramírez Pagán, Diego 199, 200.

Ramplón, Alonso 222.

Refuge, Eustache de 94, 96, 98, 125, 131-136, 315-316.

Régnier, Mathurin 20, 22-31, 312-313.

Renée de France, duchesse de Ferrare 154-155, 163.

Retz, Albert de Gondi, comte de 11.

Retz, Claude-Catherine de Clermont, duchesse de, *dite* la maréchale de Retz 86-87.

Ribadeneira, Pedro de 256.

- Richelieu, Armand Jean du Plessis, cardinal de 132, 137.
- Rochemore, Jacques de 125-131, 305.
- Romieu, Marie de 86.
- Ronsard, Pierre de 10, 20, 22, 24, 26-29, 40, 42, 46, 56, 169.
- Russell, John 149.
- S** _____
- Saavedra Fajardo, Diego 263-264.
- Saint-Simon, Louis de Rouvroy, duc de 32.
- Salazar, Eugenio de 192, 197-198, 200-201.
- Salazar, Ambrosio de 315.
- Salinas, Martín de 195, 198.
- San Pedro, Diego de 141-142.
- Sánchez, Miguel 242.
- Sannazaro, Jacopo 9, 168-169.
- Sansovino, Francesco 157, 160, 281.
- Santa María, fray Juan de 258-259, 262.
- Sardanapale 11.
- Sauve, Charlotte de Beaune, baronne de, marquise de Normoutier 102-103.
- Scève, Maurice 9-10.
- Schiller, Friedrich 42.
- Sejanus 132.
- Sénèque 70, 109, 131, 191, 259.
- Serafino dell'Aquila, Serafino Ciminelli, *dit* 157-161.
- Serres, Jean de 148.
- Serres, Olivier de 14.
- Seymour, Edward 144.
- Seymour, Jane 144.
- Seymour, Thomas 144.
- Sickingen, Franz von 81.
- Simonide 119.
- Sirmond, Jacques 137.
- Skelton, John 147.
- Smith, Thomas 146.
- Soranzo, Francesco 269.
- Sorel, Agnès 88.
- Sorel, Charles 131.
- Stein, Eitelwolf vom 75, 77.
- Stromer, Heinrich 68-73.
- T** _____
- Tahureau, Jacques 167.
- Tasso, Bernardo 155.
- Tasso, Torquato, *dit* le Tasse 175-189, 309, 311.
- Thucydide 113
- Tibère, Empereur romain 132, 206
- Torquemada, Antonio de 192, 241, 243, 248.
- Torres Naharro, Bartolomé de 192, 194.
- Trellon, Claude de 30.
- Tymme, Thomas 148-151.
- U** _____
- Ulysse 41, 70, 79-80.
- V** _____
- Vauquelin de La Fresnaye, Jean 20, 22, 26.
- Veale, Abraham 150.
- Velleius Paterculus 132.
- Vic, Méry de 129.
- Villalón, Cristóbal de 192-193, 197, 234.
- Virgile 40-41, 153, 168, 191, 291.
- Vivès, Juan Luis 72, 84, 179.
- W** _____
- Wyatt, Thomas 147.
- X** _____
- Xénophon 117-122, 178, 291.
- Z** _____
- Zúñiga, Francesillo de 192, 195.

TABLE DES MATIÈRES

Préface, par Nathalie Peyrebonne, Alexandre Tarrête et Marie-Claire Thomine.....	7
Le mépris de cour : Scève, d'Aubigné.....	9
Frank Lestringant	

PREMIÈRE PARTIE FRANCE ET ALLEMAGNE

Satire anti-curiale et émergence du sujet par la négative.....	19
Pascal Debailly	
Des <i>Regrets</i> aux <i>Divers jeux rustiques</i> : un tournant de la satire renaissante ? L'exemple du mépris de la cour.....	33
Bernd Renner	
Comment défendre la cour ? Le <i>Discours de la Court</i> (1543) de Claude Chappuys.....	51
Ulrich Langer	
La critique de la cour dans le <i>Misaulus sive Aula</i> d'Ulrich von Hutten : un exercice de style?.....	67
Brigitte Gauvin	
« Par mal'heur, les dames peuvent tout ». La première vague d'antiféminisme en France au XVI ^e siècle.....	83
Maurice Daumas	
Histoires secrètes des courtisans : Pierre de Brantôme et la cour méprisée.....	93
Emily Butterworth	

DEUXIÈME PARTIE ÉCHANGES EUROPÉENS

« L'incommodité de la grandeur ». Lectures de Plutarque d'Érasme à Montaigne.....	107
Blandine Perona	
L'éloge paradoxal du favori de cour. La réception de l' <i>Aviso de privado</i> d'Antonio de Guevara en France dans la première moitié du XVII ^e siècle.....	125
Delphine Amstutz	

Les éditions anglaises du <i>Mépris de la cour</i> de Guevara :usages d'une traduction.....	139
Susan Baddeley	
« [...] <i>qui perduto ho il canto, il gioco, il riso</i> » :La satire de la cour entre Italie et France (1540-1580)	153
Concetta Cavallini	

TROISIÈME PARTIE ITALIE ET ESPAGNE

« <i>Fuggo sdegno di principe</i> » : Le renversement du discours courtois dans trois dialogues de Torquato Tasso	175
Silvia d'Amico	
Misères de la cour dans la littérature espagnole de la Renaissance	191
María del Rosario Martínez Navarro	
330 La critique de la cour d'Espagne par Bartolomé Leonardo de Argensola au tournant du XVI ^e siècle.....	203
Hélène Tropé	
Vil(le) anomie de picaros et évolution de la conception du service dans les Cours ...	217
Cécile Bertin-Élisabeth	
Cour et campagne dans quelques pièces espagnoles de la fin du XVI ^e siècle et du début du XVII ^e siècle	239
Juan Carlos Garrot Zambrana	
Mépris de la cour et art de gouverner dans la littérature politique (Espagne, fin XVI ^e -début XVII ^e siècle).....	251
Alexandra Merle	
De la chronique au sermon : Moraliser la cour au début du règne de Philippe III....	265
Sarah Voinier	
<i>Lejos de la curiosa pesadumbre</i> . Un lieu retranché de la cour : l'épître en vers espagnole du XVII ^e siècle	281
Mercedes Blanco	
Catalogue des ouvrages exposés à la Bibliothèque de la Sorbonne	303
Jacqueline Artier et Isabelle Diry	
Index nominum	317
Association V.L. Saulnier	323
Activités du centre V. L. Saulnier	327
Table des matières	329

